

Du Soudan à la Corrèze, cultiver la rencontre



Pour désengorger l'Île-de-France, les demandeurs d'asile sont envoyés dans des centres d'accueil régionaux parfois situés dans des villages reculés.

En Corrèze, l'association Jesuit Refugee Service (JRS) crée du lien entre exilés et habitants locaux au travers d'activités qui permettent la rencontre et parfois l'intégration.

Bêche à la main, bottes aux pieds et chapeau de paille sur la tête, Bishajit Mondol s'active dans les rangées de choux des Jardins du cœur de Tulle, en Corrèze. « *Eh, Bisho, tu connais la chanson « Savez-vous planter les choux ? »* l'interpelle Alexis, un autre des ouvriers de ce chantier d'insertion maraîcher, avant de fredonner la ritournelle. Le réfugié bangladais s'esclaffe : « *Non, mais j'aime bien !* » Et de se déhancher en rythme. « *Bisho, quand il arrive ici, c'est le sourire, l'énergie... Un soleil vivant. Il s'est vraiment bien intégré* », s'enthousiasme Julien Lavaud, responsable technique des Jardins du cœur. C'est lui qui a fabriqué le surnom – Bisho – repris par toute la petite équipe.

Journaliste et défenseur des minorités, Bishajit a fui son pays pour la France en 2023 après avoir reçu des menaces de mort. Une fois sa demande d'asile déposée à Paris, il a été envoyé dans un centre d'accueil de demandeurs d'asile (Cada) à Limoges, puis à Tulle, selon une politique de désengorgement de l'Île-de-France en vigueur depuis 2021. Ils sont en moyenne 17 229 à être ainsi orientés en région tous les ans. « *C'était dur au début car je viens de Dacca, la capitale du Bangladesh. Tulle, c'est tout petit, très calme, et un peu loin de tout* », expose Bishajit. Deux ans après avoir obtenu son statut de réfugié et commencé à travailler sur le chantier géré par Les Restos du cœur, il ne s' imagine pourtant plus quitter la région : « *Je commence à avoir un réseau, des connexions...*

Cela sera plus facile pour trouver un travail, explique le trentenaire. J'aimerais beaucoup me lancer comme maraîcher, mais si je suis réaliste, il me faudrait plutôt un contrat en

CDI pour subvenir rapidement aux besoins de ma famille. » Après trois ans et demi de séparation, sa femme et sa fille le rejoignent au mois de juillet, grâce à la procédure de réunification familiale ouverte aux réfugiés.

Cette rencontre avec le maraîchage a eu lieu grâce à l'association Jesuit Refugee Service France (JRS), qui accueille et accompagne des personnes exilées. Depuis 2019, l'ONG développe un programme « Hospitalité en ruralité » en Limousin (Haute-Vienne et Corrèze) pour rompre l'isolement des demandeurs d'asile et des réfugiés qui vivent dans les CADA de ces territoires ruraux, voire ultra-ruraux. À travers des activités ou des séjours chez l'habitant, l'idée est de cultiver la rencontre entre les exilés et les locaux, leur permettre de découvrir la campagne, et parfois de leur donner envie de s'y installer.

« C'est après une visite au lycée agricole de Naves que Bishajit est venu nous voir pour nous dire qu'il aimerait travailler dans le maraîchage », se souvient Claire Manteaux, chargée du programme JRS ruralité en Corrèze. *« J'ai vu combien l'agriculture était importante dans la région, ça m'a donné envie »,* complète le Bangladais. *« Son parcours est révélateur des belles choses qui peuvent se passer dans l'accueil et l'intégration »,* philosophe Claire, au volant de son utilitaire rouge.

Après une visite aux Jardins du cœur, la voilà désormais sur la route, direction la ferme de Nicolas Lebar à Sainte-Fortunade, située à vingt minutes de Tulle. Nicolas, ancien neuroscientifique en reconversion dans le maraîchage depuis 2022, est un des bénévoles JRS qui ouvre régulièrement son exploitation pour des activités à la journée. En ce vendredi de mai, trois demandeurs d'asile issus des CADA de Tulle et du village d'Égletons se sont portés volontaires pour lui donner un coup de main. Claire s'occupe de les convoier. Il y a Ali, un Bangladais à la coupe soignée qui a posé ses valises à Tulle début mai ; Adam, grand gaillard au rire communicatif arrivé du Soudan en 2024 ; et Yaya, un timide Mauritanien qui vit en France depuis six mois. Mission du jour : planter des salades et désherber des parcelles envahies d'amarante.

L'équipe, qui complète les trois ouvriers agricoles de Nicolas, est efficace. Les conversations vont bon train, dans un français qui prend son temps : *« C'est quoi la spécialité au Bangladesh ? » « Le riz ! »,* répond Ali sans ambages, provoquant un rire collectif. *« Et en France ? » « La blanquette ! », « Les crêpes ! », « Le bœuf bourguignon ! »,* répondent plusieurs voix à l'unisson. *« En tout cas, au Soudan, on ne fait pas pousser de salade »,* s'amuse Adam, en arrachant une poignée de mauvaises herbes entre deux plants vert tendre. S'il obtient le statut de réfugié, le Soudanais aimerait rejoindre une formation en lycée agricole.

« L'idée n'est pas de proposer de la main-d'œuvre gratuite, mais une rencontre, un moment de partage qui permet de tisser des liens », souligne Claire Manteaux. Et cela fonctionne. Nicolas Lebar pense à pérenniser cet accueil en recrutant un travailleur agricole qui pourrait aussi animer des petits chantiers pour les exilés, en lien avec le CADA.